

Luther

L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME est l'un de ces immenses domaines dont la curiosité scientifique n'épuisera pas de longtemps la richesse. A peine peut-on dire qu'elle en a commencé le déblaiement méthodique. Ces travaux ont passionné nos pères vers 1850. Passion qui servit assez mal l'idéal historique. C'était d'offensive et d'attaque que se préoccupaient alors les historiens de la Réforme. Le talent ne leur faisait certes pas défaut, mais les uns manquèrent de sérénité et les autres d'intelligente sympathie. Puis, les historiens semblèrent se désintéresser de plus en plus d'un champ d'études où la passion religieuse paraissait tendre des pièges sournois.

Les dernières années marquent une réaction profonde contre cet oubli dédaigneux. Toute une littérature ne cesse de renouveler les aspects d'un problème dont la difficulté reste profonde et imprévue dans ses données diverses. Ce que l'on croyait connu se révèle plein de mystères. Les événements, mieux compris, plus ingénieusement rapprochés par des affinités que l'on n'avait pas encore soupçonnées, prennent un sens inédit. Les âmes commencent à laisser percer leur secret. Le merveilleux et douloureux phénomène que fut cette révolution religieuse devient un sujet de patientes et minutieuses monographies. Sur un certain nombre de problèmes, les conclusions apparaissent, d'ores et déjà, solides et neuves.

Ce que l'on saisit le mieux dans l'histoire de la Réforme, c'est son développement extérieur. Mais, pour le comprendre, il faut d'abord analyser la crise d'âme du fondateur de la Réforme, Martin Luther¹, jusqu'à cette année 1517 qui

¹ Luther (1483-1546). En langue française, aucune biographie de Luther n'est complètement satisfaisante. On notera l'œuvre intelligente d'un agnostique : Lucien FEBVRE, *Un destin : Martin Luther*, 2^{me} éd.,

marque sa rupture avec Rome. Trois ans plus tard, Luther est excommunié. Il se révolte, et il se révèle écrivain redoutable, habile conducteur d'hommes. Encore trois ans, et les premiers martyrs de la Réforme, deux augustins d'Anvers, Henri Voes et Jean Van Essen, montent sur le bûcher à Bruxelles.

Pour les protestants aussi, le sang des martyrs fut une semence féconde. Il y a aujourd'hui près de trois cents millions de protestants à travers le monde. Et, depuis que la Réforme a été adoptée et adaptée par le grand logicien de France, Jean Calvin, étatisée ou établie par les souverains d'Angleterre et de Suède, Elizabeth et Gustave Wasa, elle a emprunté de nouveaux visages. Le protestantisme est devenu un groupe d'Eglises immense, surtout germanique et anglo-saxon. Les protestants sont les plus importants, les plus nombreux parmi nos frères séparés.

Le rôle de Luther dans les origines de la Réforme ne pourrait être nié ou amoindri, en vertu d'une quelconque théorie sociologique. Bien sûr, les circonstances favorables devaient être réunies pour que Luther parlât et pour qu'il fût entendu. La Renaissance, l'imprimerie, l'avènement de la bourgeoisie, les abus de la chrétienté, tout a servi. La convergence de ces éléments et la personnalité de Luther ont fait la Réforme.

Un mélange prodigieux de mystique et de politique

LE PORTRAIT MORAL DE LUTHER, obscurci par les polémiques, a été éclairé par la psychologie. Nous ne croyons plus aux anecdotes tendancieuses des « propos de table » et nous rejetons l'explication trop facile qui montrait en Luther le moine défroqué, fornicateur, monstre d'orgueil et de grossièreté. Martin Luther, nous le voyons plutôt tel que Lucas Cranach et Albert Dürer l'ont représenté, mélange prodigieux de solidité et de sensibilité, de prose et de poésie, de mystique et de politique.

Paris, 1945. — Les positions principales de la critique allemande contemporaine ont été sommairement résumées par Karl ADAM, *Vers l'unité* (trad. de l'allemand), Paris, 1949. — Bibliographie sommaire dans un bon ouvrage de vulgarisation : Georges TAVARD, *Le protestantisme*, Paris, 1958. — Une thèse récente a tenté d'expliquer l'évolution du jeune Luther par les enseignements de la psychanalyse. Les résultats de cet essai, toujours curieux, sont souvent contestables : Erik-H. ERIKSON, *Young man Luther. A study in psychoanalysis and history*, Londres, 1958.

Personnalité émotive et forte, fougueuse et même violente, Luther était écrasé par le sens dramatique du péché. Il voulait se rassurer lui-même en rassurant les autres. Ce qui lui ressemble le moins, c'est un fondateur d'Eglise. Pas plus que Calvin, Luther n'a voulu construire une Eglise nouvelle. Réformateur il fut et il demeura.

Si la sincérité de Luther ne peut être mise sérieusement en doute, son objectivité demeure contestable. En lui, le tribun fait parfois tort au prophète.

Luther, étudiant passionné et moine plein de zèle, avait espéré trouver la paix du cœur dans l'accomplissement minutieux de la règle des Ermites de Saint-Augustin. « Toute ma vie, a-t-il dit, n'était que jeûnes, veilles, oraisons, sueurs, etc., mais, sous le couvert de cette sainteté et de ma confiance en ma justice personnelle, je nourrissais une perpétuelle défiance, des doutes, une crainte, une envie de haïr et de blasphémer Dieu. » L'échec de Luther au couvent l'amena à chercher son salut dans une direction toute différente². Désormais, il voulut échapper au carcan des pratiques, des exercices et des dévotions. Convaincu de la faillite des efforts humains, il ne se contenta point de quitter une vocation pour laquelle il n'était pas fait, il répudia tout le programme de l'ascétisme traditionnel pour s'abandonner à la seule foi qui sauve.

A la fin de sa vie, Luther a décrit son itinéraire spirituel, il s'est raconté, rappelant l'illumination que fut pour lui la soudaine compréhension de l'expression biblique, « justice de Dieu ». Il comprit alors, affirmait-il, que cette justice ne pouvait être la justice réclamée par Dieu, car elle est inaccessible aux hommes. La « justice de Dieu », c'est la justice imputée libéralement, gratuitement par Dieu³. *Sola gratia*.

« Quand j'étais moine, disait encore Luther, je croyais immédiatement que c'en était fait de mon salut, chaque fois que j'éprouvais la convoitise de la chair, c'est-à-dire un mau-

² La lutte de Luther contre les œuvres est incompréhensible si on ne la rattache pas à la crise de son ordre. Les Ermites de Saint-Augustin étaient divisés en conventuels et en observants. Luther appartenait à un couvent de l'observance. C'est à ce titre qu'il fut envoyé à Rome en 1510. L'échec de sa mission le brouilla avec ses confrères. Dès lors, il n'eut plus assez de sarcasmes pour l'observance, dans laquelle il voyait un impossible essai de « justice charnelle ».

³ Il s'agit du texte de l'Épître aux Romains, I, 17 : « Justitia enim Dei revelatur in eo ex fide, sicut scriptum est : justus autem ex fide vivit. » Il semble que Luther ait enseigné sa doctrine de la « justice de Dieu » dès 1514, dans son cours sur les psaumes.

vais mouvement, du désir, de la colère, de la haine, de la jalousie à l'égard d'un frère, etc. J'essayais bien des remèdes, je me confessais journellement, mais cela ne me servait de rien. Car toujours la convoitise de la chair renaissait ; voilà pourquoi je ne pouvais trouver la paix, mais j'étais perpétuellement au supplice en pensant : Tu as commis tel ou tel péché, tu es encore en proie à la jalousie, à l'impatience, etc. C'est donc en vain que tu es entré dans les ordres et toutes les bonnes œuvres sont inutiles. »

Saint Augustin a révélé à Luther le péril pélagien qui dénaturait le rôle du péché originel dans la doctrine du salut. Chez son maître Gabriel Biel, Luther pressentait une confiance suspecte en l'homme déchu. Il n'hésita pas à s'opposer sur ce point à Erasme lui-même, comme le montre sa lettre du 19 octobre 1516 à Georges Spalatin : « Ce qui me trouble en Erasme, c'est que dans l'interprétation de l'Apôtre il entend par justice des œuvres ou de la Loi les observances cérémoniales et figuratives. » Luther louait saint Augustin de ne pas s'en tenir au sens littéral des Ecritures, — *id est mortuae intelligentiae*, — mais de dépasser cette compréhension sans vie pour s'élever au sens spirituel.

Le 1^{er} mars 1517, Luther écrivait à Jean Lang : « Je lis notre Erasme et de jour en jour mon goût pour lui décroît. J'aime certes les reproches et les blâmes qu'il inflige avec autant de constance que d'érudition aux religieux et aux prêtres à cause de leur ignorance invétérée et léthargique, mais j'ai peur qu'il ne mette pas assez en relief la grâce de Dieu, en quoi il est beaucoup plus ignorant que Lefèvre d'Etaples. L'humain chez Erasme l'emporte sur le divin. » Lorsque, bien plus tard, le conflit sur le libre-arbitre sera public, Luther dénoncera hautement ce qu'il appellera l'hérésie pélagienne d'Erasme.

En somme, Luther fit table rase des questions de mérite comme des questions de dévotion. Le mystère de la seigneurie de Dieu lui était aussi présent que le sentiment de la grâce. *Soli Deo gloria.*

*Il ne dénonce pas seulement un désordre,
il affirme une doctrine*

ON A DIT PARFOIS qu'il n'y avait rien de nouveau dans les intuitions luthériennes. En fait, le changement des perspec-

tives et des proportions d'une vision théologique constitue une véritable révolution religieuse.

Luther dénonça les abus, les faiblesses et les carences de l'Eglise qu'il avait sous les yeux. Le fait est certain, encore qu'on en ait souvent exagéré l'importance. Le besoin d'une réforme se faisait sentir depuis plusieurs siècles, et les mœurs n'étaient pas seules en cause. La *Devotio moderna* avait bien essayé de ramener l'attention sur les deux nourritures spirituelles : la Parole et l'Eucharistie. La décadence liturgique était telle que Luther pouvait s'exclamer : « On ne célèbre plus la messe que pour les morts ! » Et, puisque les communions étaient rares, la messe apparaissait de plus en plus comme la messe du prêtre, un sacrifice sans participation du peuple chrétien. D'autre part, la Bible était si peu répandue qu'elle put être utilisée par les réformateurs comme une arme nouvelle, presque une arme secrète ! Enfin, la croyance populaire présentait parfois les rapports de l'homme avec Dieu sous la forme d'un compte commercial dont l'indulgence était la monnaie. Certains pensaient avoir à leur crédit spirituel des valeurs qu'il leur était loisible d'inscrire sans autre forme de procès au compte d'un ami défunt...

Luther fit d'ailleurs plus que s'élever contre les abus, le formalisme, la superstition et l'ignorance. En mettant l'accent sur la gratuité de la justice divine, il minimisait le rôle des œuvres. En prétendant restaurer la place qui revient à la Bible⁴, il sacrifiait des siècles de piété traditionnelle. En niant l'autorité suprême du chef visible de l'Eglise, il obscurcissait la notion même d'Eglise. En méprisant l'optimisme théologique d'Erasme, il se ralliait à la thèse d'une nature totalement corrompue par le péché. La Réforme de Luther, quelque libératrice qu'elle fût à certains égards, ne pouvait être acceptée par une Eglise soucieuse de multiplier sous les pas de ses enfants, les adjuvants spirituels : sacrements, sacramentaux, indulgences, reliques, pèlerinages, fêtes et dévotions diverses, messes chantées, communions en dehors de la messe et autres manifestations extra-liturgiques.

La fameuse « Affaire des indulgences » est donc pleinement significative du drame luthérien. La réaction du réfor-

⁴ Luther dans son couvent avait la Bible à sa disposition. On se trompe souvent en croyant que le Moyen Âge ne connaissait pas la Bible. Il n'en reste pas moins vrai que le peuple chrétien l'ignorait trop souvent. D'autre part, la propagande antiprotestante amena les prédicateurs catholiques à déconseiller la lecture de la Bible par les fidèles.

mateur devant la prédication intempestive, maladroite et indis-
crète des indulgences lui permit d'exprimer hautement des
idées qui lui étaient chères. Il n'est plus contesté aujourd'hui
que les prédicateurs des indulgences ne soient parfois tombés
dans d'énormes abus : cupidité, exploitation de la candeur
populaire, doctrine incorrecte du mérite. L'indulgence ne peut
être que la remise de la peine temporelle due pour les péchés
pardonnés ; elle n'est jamais le rachat des fautes commises⁵.
Luther savait tout cela et il n'accordait qu'une valeur très
relative aux « cent mille années d'indulgences » attachées aux
seules reliques de Wittenberg.

Lorsque le dominicain Tetzel, — qui ne fut jamais
désavoué, — osa soutenir que l'aumône faisait sortir les âmes
du purgatoire d'une manière presque automatique, Luther
lança contre lui ses thèses célèbres, le 31 octobre 1517. Ce
fut l'occasion, non seulement de dénoncer un désordre, mais
d'affirmer une doctrine. Au-delà des indulgences, Luther
rejetait l'idée même d'un trésor des mérites du Christ et des
saints. Dès le début donc de son action publique, Luther
battait en brèche l'enseignement commun.

*« Un patient d'une importance énorme
pour la chrétienté »*

L'IMPORTANCE DE LUTHER n'en est pas moins grande,
même pour les catholiques⁶. Il est sans doute le père de toutes
les confessions fondées sur le fidéisme et le biblicisme, les
deux colonnes de la Réforme protestante. Luther, — dont
les dernières paroles furent : « Nous ne sommes que des men-
diants », — reste aussi un homme profondément religieux,
torturé par la passion du salut, du salut des autres comme de
son salut personnel, un apôtre qui défend de toute son âme
une part essentielle du patrimoine catholique.

Si la Réforme protestante n'avait pas éclaté, ne croyons
pas que tout eût été pour le mieux. Il a fallu attendre trente

⁵ Notons que l'indulgence comporte une œuvre pie dont l'importance
reste proportionnelle à l'importance de la rémission promise. Pour pré-
ciser la portée de l'indulgence, l'Eglise continue à se servir des termes
dont elle usait anciennement pour remettre des peines publiques mesurées
en jours et en années. Cette terminologie ne peut avoir qu'une signification
analogique lorsqu'il s'agit des peines du purgatoire.

⁶ C'est Kierkegaard qui écrivait : « Luther est un patient d'une
importance énorme pour la chrétienté. »

années. — toute une génération, — pour réunir enfin le con-
cile de Trente, le concile de la Réforme catholique. Or, le fait
de Luther a hâté la convocation du concile en en montrant
la nécessité et l'urgence. Si Luther n'avait point paru, les
catholiques eussent croupi davantage et plus longtemps dans
la décadence religieuse qui caractérise la fin du Moyen Age.

Le protestantisme, en effet, serait historiquement incom-
préhensible si l'on s'accrochait à une interprétation idyllique
du Moyen Age chrétien. La Réforme n'eût pas été fatale dans
un monde totalement fidèle à l'esprit de l'Evangile. Elle ne
s'explique que par la gravité de la crise.

Le Moyen Age ne fut pas l'apogée du christianisme ; la
Réforme n'en marqua point le déclin : c'est une crise de crois-
sance d'une Eglise jeune, que nous avons le tort de croire
aussi vieille que nos insatisfactions.